

Depuis 1989, je pratique le baseball et cette passion ne m'a jamais quitté. Encore aujourd'hui, je continue à manier la batte et à lancer sur le monticule. J'adore ce sport aux multiples facettes. Je me passionne pour son histoire si riche (les Cubs de Chicago sont mon équipe préférée) et je m'étais toujours promis d'écrire un texte mélangeant cette discipline et les genres de l'imaginaire. Vous avez le résultat sous les yeux. C'est un sujet rare en langue française alors qu'aux Etats-Unis, il s'agit presque d'un genre à part entière. Ma nouvelle est une uchronie sur un des plus fameux baseballeurs de l'histoire : Fidel Castro qui fut un joueur de bon niveau et au sujet duquel courent encore de nombreuses légendes...

M. L.

Meddy Ligner : *Fidel et la Dame Écarlate*

Fidel Castro mourut dans la nuit du 8 au 9 octobre 1947 d'un banal accident de voiture. Fauché en pleine gloire, à l'âge de vingt-et-un ans.

La jeune femme qui l'accompagnait, une certaine Rosie Meyer, prostituée de son état, fut elle aussi tuée sur le coup.

Le duo n'avait aucune chance d'en réchapper : lancée à toute allure par un Castro fortement alcoolisé, la Buick Super series 50 s'encastra à plus de cent kilomètres à l'heure dans le pylône d'un pont de la banlieue de Chicago.

Après l'impact, Fidel Castro agonisa quelques minutes et put vérifier que la fameuse légende disait vrai : il vit sa vie défiler. Et pour lui, le fil se déroula à rebours.

Quelques heures auparavant, il se retrouvait le dos plaqué à un des murs de l'arrière-cour du *Archie's Bar* et ladite Rosie Meyer agenouillée entre ses jambes. Le regard du Cubain faisait des allers-retours entre le ciel étoilé et les deux mamelles qui débordaient du soutien-gorge de la péripatéticienne. Taille XXL. Puis il ferma les yeux et laissa l'experte lui prodiguer son savoir buccal. Il ne souvenait plus à quel moment il avait rencontré cette Rosie mais, mon Dieu, qu'elle faisait ça bien !

Un peu plus tôt dans la soirée, il s'empiffrait de mets savoureux dans un restaurant français de *Wells Street*.

— Vas-y, ne lésine pas, Fidel ! Tu le mérites bien, lui fit Philip K. Wrigley, son employeur.

Quand on mange aux frais de la princesse, c'est encore meilleur ! Castro ne se fit pas prier et se resservit de la crème au chocolat.

Tout le gratin de la ville l'entourait : monsieur le Maire bien sûr, ses rond-de-cuir et toute une bande d'industriels et de chefs d'entreprises qui n'avaient d'yeux que pour lui. Parmi eux, un jeune politicien aux dents longues, un certain John Fitzgerald Kennedy, lui promit de l'inviter sur son yacht personnel. Le blanc-bec en faisait des tonnes et barba vite son interlocuteur.

Fidel s'éloigna préférant admirer les nombreuses *girls* qui butinaient autour des joueurs. Regards lascifs, gambettes dénudées et décolletés pigeonnants s'agitaient tandis que le champagne coulait à flots. On le congratula, lui tapant l'épaule et lui demandant de raconter encore ses exploits baseballistiques. À ce moment précis, entre deux rots et deux pets étouffés, La Havane lui parut bien lointaine...

Dans l'après-midi, assis sur le siège arrière d'une Ford décapotable, Castro et ses coéquipiers défilèrent dans les rues de Chicago. Une parade triomphale où il entendit la foule scander son prénom. *Fidel ! Fidel !* On l'adulait comme un *Imperator* romain. À plusieurs reprises, il crut l'apercevoir au milieu des badauds. Sans jamais être sûr. Cette femme qui avait changé sa vie plus d'un auparavant. Elle semblait apparaître et aussitôt se dissoudre dans la foule.

La veille, sur le pré de Wrigley Field, devant plus de 36 000 fans aux anges, Fidel Castro lança

comme un dieu face aux Yankees de New York. Aucun adversaire ne lui résista : le grand Joe DiMaggio, Yogi Berra, Tommy “The Clutch” Henrich et consorts, tous ridiculisés ! Personne ne put frapper les missiles délivrés par le bras du jeune Cubain. Ses coéquipiers marquèrent deux pauvres points et les Chicago Cubs gagnèrent ce septième match décisif. Pour la première fois depuis près de quarante ans, ils remportaient les Séries Mondiales. Le Graal du baseball.

Dans ce moment de gloire, les pensées du champion allèrent vers deux personnes. Son père d’abord. Le vieil ours n’avait jamais approuvé le choix de son fils. *Abandonner le droit pour le baseball, quelle folie !* avait-il grommelé en entendant son rejeton lui annoncer sa décision. Riche et célèbre, Fidel savourait sa revanche.

Puis, la Dame Écarlate traversa son esprit. Il n’y pensait plus que par des bribes s’espaçant de plus en plus dans le temps et dès qu’elle revenait au cœur de ses méditations, une question venait lui picorer la cervelle : *pourquoi moi ?*

Trois jours plus tôt, Fidel lança dans la quatrième rencontre des finales. Pour un résultat identique : il assomma les Yankees ! Ses balles rapides et ses courbes firent un malheur. Le score fut sans appel : 4-1 pour les Cubs de Chicago qui gagnaient de nouveau avec le prodige cubain sur le monticule. Lors de la conférence de presse d’après-match, un moustachu plein d’entrain vint à sa rencontre.

— J’adore votre style, Fidel ! Quelle classe ! J’aimerais vous dessiner et vous mettre face à ma souris Mickey dans un de mes films, ça vous dit ?

Fidel trouva l’idée saugrenue.

— Pourquoi pas, répondit-il alors que l’autre lui tendait sa carte.

Quelques jours avant, pour l’ouverture des Séries Mondiales, ce fut le président en personne, Harry S. Truman, qui accomplit le premier lancer. Il insista pour encourager et serrer la main du jeune phénomène venu des Caraïbes. Entre Castro et Truman, la poignée de main fut franche et amicale. « *Buena suerte* » lui glissa le politicien avec un coup d’œil complice. Le Cubain remporta haut la main ce match d’ouverture.

Pour mener les Cubs au sommet, Fidel Castro réalisa une saison mémorable, empilant les bonnes performances comme d’autres enfilent les perles. La presse s’empara de cette nouvelle star des terrains et multiplia les articles sur le prodige venu de La Havane.

La plupart des journalistes étaient dithyrambiques même si certains se posaient la question de savoir comment ce type presque inconnu avait gravi aussi vite les échelons du baseball mondial.

Mais Castro, lui, savait : il devait tout à la Dame Écarlate. Elle l’avait transformé en un lanceur extraordinaire.

Comment s’asseoir à une table devant un micro et expliquer un truc pareil sans qu’on vous prenne pour un demeuré ?

Aussi s’était-il juré de plus jamais prononcer ce foutu nom devant quiconque. La Dame Écarlate était son secret.

Le 28 juin, Fidel Castro accomplit le plus grand exploit de sa courte carrière. Ce jour-là, sous le soleil radieux d’Ebbets Field et devant un public ébahi, il réduisit à néant les Dodgers de Brooklyn. Il réussit l’exploit d’éliminer vingt-trois joueurs (sur vingt-sept possibles) sur trois prises. L’ancien record était de vingt ! Beaucoup prétendirent que ce jour-là, le Cubain avait gagné son ticket pour le Temple de la Renommée.

À la fin de la rencontre, il descendit de son monticule, avança vers les travées et l’aperçut au milieu des spectateurs. Il voulut aller à la rencontre de la Dame Écarlate, histoire de la remercier, mais en une fraction, il la perdit de vue.

Dans l’esprit de Castro, les théories les plus farfelues fourmillaient comme une ruche au printemps. La Dame Écarlate était-elle une magicienne ? L’avait-elle ensorcelé à la façon d’une *orisha*, ces divinités

qu'on trouvait dans les rites vaudou à Cuba ? Ou avait-il tout bonnement signé un pacte avec le Diable sans s'en rendre compte ? Fidel n'avait jamais été trop versé dans les bondieuseries mais à force de cogiter, il n'écartait plus aucune piste...

Le 30 mai, Fidel Castroregistra sa cinquième victoire et Fulgencio Batista, ancien président de la République de Cuba, lui envoya un message de félicitations. « Bravo ! Vous portez haut les couleurs de notre pays ! ». *Cabrón*, maugréa le champion en lisant le communiqué. Il n'avait jamais porté ce type dans son cœur.

Début mai, Castro fut invité à une réception organisée par des hommes d'affaires richissimes. Entre deux verres de brandy, il tapa la discute avec une blonde incendiaire débarquée tout droit de Hollywood pour une petite visite dans la *Windy City*. Marilyn Monroe lui raconta qu'elle venait de divorcer et qu'elle avait fait la une de plusieurs magazines. Elle rêvait de faire du cinéma. En attendant, elle faisait dans le mannequinat.

Fidel l'écouta d'une oreille distraite, plus intéressé par les courbes de sa silhouette que par les fadaïses qu'elle débitait.

— Vous êtes très sexy, mon cher Fidel. Mais je crois que vous le seriez davantage avec une belle barbe noire. Cela vous irait à merveille, dit-elle en lui lançant des regards de braise et en lui chatouillant le bout de son menton fraîchement rasé.

Une éruption volcanique se mit à bouillonner dans le bas-ventre du Cubain qui invita l'apprentie comédienne à faire plus ample connaissance. Il l'emmena à l'écart, jusqu'à un salon où, allongés sur un canapé, il put joyeusement aller et venir entre les cuisses de la Miss.

Dès le lendemain, la donzelle repartit vers sa Californie et Fidel n'en entendit plus parler.

À la fin du mois d'avril, il fit un rêve bizarre. Il portait un uniforme militaire bardé de breloques et une casquette solidement vissée sur le crâne. Il parlait devant une foule immense tout en grattant sa barbe broussailleuse. Une chaleur accablante mêlée à une odeur de mort martyrisait les sens. Subitement, des détonations éclatèrent. Des dizaines. Encore et encore. Il vit des gens se faisaient fusiller devant les murs de cette ville. Était-ce La Havane ?

Dans la seconde qui suivit, il se retrouva dans un pays inconnu, froid et lointain. Il était vêtu d'une énorme veste de fourrure et portait un fusil dans sa main droite. Des types aux trognes patibulaires lui parlaient dans une langue incompréhensible. Des cadavres d'animaux gisaient au sol. Des cerfs, des lièvres, des faisans. Leur sang souillait la neige immaculée.

L'instant d'après, il marchait dans un palais aux tours rouges et aux murs crénelés. Il monta jusqu'à une estrade qui donnait sur une place immense. Des milliers de soldats le saluèrent. Puis il pivota et reconnut l'homme placé à ses côtés. Joseph Staline. Le Maître du Kremlin lui tenait des propos que Fidel ne saisissait pas. Le vieil homme lui posa le bras sur l'épaule et sembla le féliciter. Le Cubain voulut s'échapper mais ses pieds restaient collés au sol sans pouvoir s'en extirper.

Que faisait-il en ce pays étrange ? Que faisait-il avec ce tyran ?

Jamais Fidel ne comprit le sens de ces songes.

Castro fit ses débuts en Ligues Majeures le 19 avril 1947 face aux Pirates de Pittsburgh. Le *rookie* lança superbement et cet après-midi-là, il remporta son premier succès sur la marque de 5 à 2. La presse souligna les bons débuts de ce jeune lanceur cubain. À la fin du match, il remercia en silence la Dame Écarlate. S'il avait pu, il lui aurait dressé une statue car après tout, s'il l'était là, c'était grâce à elle !

Dans les mois qui précédèrent, les scouts américains ne furent pas longtemps insensibles à ses dons et rapidement, ils débarquèrent à La Havane pour admirer les talents de ce type dont on disait le plus grand bien. Les recruteurs assistèrent à plusieurs de ses sorties et alors, les premiers contrats apparurent, aussi nombreux que des champignons après une averse. Le club de Chicago lui fit un pont d'or et se montra le plus persuasif. Castro choisit donc les Cubs et fin 1946, il signait son premier contrat

professionnel. L'Amérique lui déroulait le tapis rouge !

Depuis qu'il avait quitté la Dame Écarlate, il n'était plus le même.
Il ne pensait plus ni à la politique, ni au droit.
Et surtout jamais Fidel n'avait senti son bras aussi puissant, aussi précis.
Jamais il n'avait aussi bien lancé.

Avant il était certes un bon baseballeur et avec un bon entraînement, il aurait pu devenir un honnête *pitcher*.

Mais depuis cette rencontre avec cette femme mystérieuse, dans ses veines coulait la lave des volcans.

Presqu'aucun batteur ne lui résistait.
Il les éliminait un à un.
Et Cuba ne parlait plus que de ce lanceur surdoué.

Puis, le film de sa vie revint à cette fin d'après-midi de novembre 1945. Là où tout débuta.

— *Strike !* annonça l'arbitre en tendant la main sur le côté.

La balle propulsée à toute vitesse par le bras du lanceur atterrit au beau milieu de la mitaine du receveur protégé par son plastron et son casque grillagé.

— Allez Fidel ! Un dernier lancer et il est à toi, encouragea ce dernier.

L'autre secoua la tête par l'affirmative et se plia en deux pour recevoir les signes de son collègue. Quant au frappeur, il multiplia les moulinets pour se concentrer et se mettre dans le tempo.

Une fois les indications reçues, le lanceur se redressa et s'apprêta à accomplir sa tâche. Mais, juste avant — et cela dura à peine une demi-seconde —, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers la troisième rangée de la tribune clairsemée.

Elle était encore là. Vêtue d'une longue robe vermeille, d'un chapeau et de gants de même couleur, elle tirait tranquillement sur son fume-cigarette en ivoire qu'elle tenait entre ses lèvres surlignées d'un rouge écarlate. Sa peau d'ébène aux reflets cuivrés luisait sous le soleil de La Havane et elle semblait se délecter du spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Elle assistait à tous les matchs où Fidel lançait et cette fois, après la partie, il se promit d'aller lui parler.

Puis, les palmiers ondulèrent sous le souffle léger de la bise qui charriait des embruns venant du Golfe du Mexique. Le jeune Castro s'élança, leva la jambe gauche et délivra son lancer à hauteur de tête. Une magnifique courbe extérieure. L'instant d'après, son adversaire déclencha son swing mais fut incapable de toucher la balle.

— *Strike out !* hurla dans la foulée l'arbitre. *Fin du match !*

Les huit autres joueurs accoururent vers le lanceur et l'entourèrent pour le féliciter. Le héros du jour s'extirpa du groupe et voulut aller trouver la spectatrice. Mais elle avait déjà disparu. Tant pis ! Ça ne serait pas encore pour cette fois...

Les neuf joueurs se dirigèrent ensemble vers la douche où ils refirent mille fois le match. On se chambrailait, on plaisantait, on riait.

Quand ils sortirent des entrailles du vieux stade, la pénombre avait presque fondu sur la capitale cubaine. Les baseballers se serrèrent la main et chacun se sépara du groupe pour rejoindre ses pénates. Castro emprunta une ruelle qui longeait le terrain et c'est là qu'il trouva la belle inconnue. Elle semblait l'attendre dans l'ombre.

— C'est toi, Fidel ?

— *Sí*. Et vous, quel est votre nom ?

— Appelle-moi la Dame Écarlate.

— Hum, hum, fit-il en pensant qu'il avait affaire à une excentrique. J'ai remarqué que vous avez assisté à plusieurs de mes parties. Vous aimez le *béisbol* ?

— J'adore ! Le baseball est un condensé de l'existence humaine. Avec ses joies et ses peines. Une véritable tragédie grecque.

— On dirait que vous en connaissez un rayon.

— Je pourrais parler de ce sport pendant des heures. Le baseball est une ode aux sens. Le son de la balle frappée par la batte. L'odeur du gazon fraîchement coupé. Le cuir du gant qui enveloppe la main. Le goût de la chique ou du chewing-gum. Sans parler de la vue avec toutes ces couleurs, tous ces mouvements...

— Vous parlez comme dans un livre.

La créature ne répondit pas et se mit à avancer d'une démarche chaloupée. Le sportif ne put s'empêcher d'admirer son fessier rebondi et cette chute de reins sonnait comme une invitation. Fidel ne se fit pas prier et accompagna l'inconnue. Dans le cerveau du baseballeur, la machine à fantasmer tournait à mille à l'heure. Une occasion pareille ne se manquait pas ! Il voulut lui proposer d'aller boire un verre et plus si affinité mais elle le prit au dépourvu en s'arrêtant sous un réverbère.

Son regard de jade, presque félin, le transperça de part en part et le jeune Castro en fut déstabilisé : il voulut bafouiller quelques mots mais aucune syllabe ne sortit de sa bouche. Cette femme dégageait une aura sulfureuse que le baseballeur avait bien du mal à définir. Il était impressionné par sa haute stature — elle était aussi grande que lui — et ses longs cheveux noirs qui débordaient de son chapeau.

— Je peux te poser une question ?

Elle lui parlait comme si elle le connaissait depuis des années.

— Bien sûr, répondit-il intrigué.

La Dame Écarlate reprit sa marche avant de reprendre le fil de la conversation

— Que préfères-tu, Fidel ? Mener une vie courte et brillante ou avoir une existence longue mais pleine d'ombre ?

Castro ne comprenait pas. Il crut même qu'il s'agissait d'une blague. Mais en voyant l'air sérieux de celle qui marchait à ses côtés, il comprit qu'elle ne plaisantait pas.

— En voilà une question bien étrange ? Je ne me la suis jamais posée !

— Eh bien, tu devrais, Fidel ! Réfléchis-y. Et sérieusement. Très sérieusement.

Mener une vie courte et brillante ou avoir une existence longue mais pleine d'ombre...

À bien y réfléchir, c'était une excellente question. Fidel Castro venait d'avoir vingt ans et étudiait le droit. Il adorait le baseball mais ce qui le passionnait par-dessus tout, c'était la politique. La lutte pour la liberté et l'émancipation du peuple cubain. Il soupesa le tout pendant plusieurs secondes tout en reluquant les cuisses fermes de son interlocutrice.

— Je crois bien que je préférerais une vie courte et brillante.

— Tu es sûr ?

— Oui ! fit le jeune Castro d'une voix assurée. Oui, c'est beaucoup plus excitant !

— Alors qu'il en soit ainsi, fit la femme sur un ton énigmatique.

Après avoir prononcé ces paroles, elle se tourna vers le jeune homme et déposa un baiser sur son bras droit. Le contact dura plusieurs secondes. Les lèvres pulpeuses embrassèrent la chair goulûment et ce fut comme si de la dynamite s'infusa dans le corps du sportif. Sentant son sang ne faire qu'un tour, Castro en voulut davantage et avança pour la prendre dans ses bras mais déjà, la Dame Écarlate se retirait.

— Nous nous reverrons, Fidel. N'aie crainte !

Il voulut protester et pourquoi pas l'embrasser mais déjà, elle s'était éclipsée dans les ténèbres.

LA SUITE DANS LE RECUEIL